

Mohammed Hachoum

Inscriptions  
Sur  
L'Épitaphe  
D'une Vie

Rencontre.  
Avant de te dénicher un soir  
Je t'ai cherchée inlassablement  
Au loin, au plus profond de moi  
Dans le jardin de mon printemps  
Dans ma mélancolie  
Dans les sons des violons  
Dans mon émoi  
Ressenti par les flûtes du vent  
Qui dessinent la mélodie  
Sur l'harmonie de ma sensibilité  
De ma fragilité  
De ma tristesse  
Qui accoutument la nuit  
Aux altérations de ma solitude  
À la volupté des parfums  
Aux rires convulsifs sans répit  
Aux vifs sentiments de dépit  
Dus à la fleur de l'âge  
Quand j'ai feuilleté tous les chemins  
Tous les visages, enfin je t'ai trouvée  
Seule et déracinée  
Je t'ai dévêtue du regard  
Dans son océan je t'ai marinée  
Et j'ai découvert tard dans le noir  
Que dans mon corps tu fusionnais  
Non tu t'incarnais  
Je te porte en moi  
Tu glisses sur les coulisses de mon thorax  
Sans cesse tu te figes  
Tu te métamorphoses en rose  
Rougeâtre en cœur  
Le mien, mon cœur  
Qui m'enflamme, mon compagnon  
Qui s'impose  
Qui m'apprend à manœuvrer en cadence  
Les rames pour que la barque avance  
Un amour est né dans mes artères  
Et tu deviens du jour au lendemain une reine  
Qui tient les rênes  
Et dont le pouvoir  
Siège sur le trône de mes veines.

Agadir, le 14 septembre 2013.

Les bruits du silence automnal.  
Souvent quand l'obscurité de la nuit m'étreint  
Mon esprit foisonne en questions  
Qui me retiennent en arrière  
Le plus longtemps que je ne le pense  
Comme de grands courants marins  
Alors que mon cœur pleure en silence  
Sous les décombres des années  
Leur poids sur la conscience  
Leurs sévères sentences  
Qui ralentissent son élan  
Qui réduisent à néant  
Ses espérances.  
Souvent je me vois un enfant  
Seul et triste  
Habité par les reproches et la colère  
Cherchant dans l'écume de ses rêves  
La main de sa mère  
Une bouée de sauvetage  
Dont il fallait se saisir  
Pour fuir son angoisse  
Mais son dos chargé d'entraves  
Fléchit sous l'effort  
Et ses pas le conduisent à tort  
Au creux de l'écho  
Qui lui renvoie sauvagement  
Son appel incessant  
Qui se perd inlassablement  
Tel un navire en détresse  
En pleine mer  
Vaste étendue sans rivages  
Au cœur des nuages  
D'une tempête fatale  
Dans des trous noirs  
Dans des labyrinthes où germent des tonnerres  
Des éclairs  
De la foudre des rafales  
Quel naufrage !  
Étrange est notre destinée  
Nous vivons pour mourir  
Nous mourrons pour vivre  
Et ailleurs nous inventerons de nos épaves  
Des âmes de lumière  
Qui éclaireront pour la perpétuité  
De l'éternité nos chemins  
Longs de l'exil, de l'extase  
Dans le pays des songes,  
Des anges.  
Ô mère, sais-tu que sans cesse le temps m'use ?

Qu'il a déjoué toutes mes ruses ?  
Qu'il a brûlé toutes mes voiles ?  
Qu'il a gâché toutes mes toiles ?  
Ah, si je pouvais réintégrer ton ventre !  
Remuer l'épicentre procréant  
Me réduire à néant  
Arrêter le temps  
Troubler son ordre  
Le piétiner, l'écraser,  
Parcourir son horloge  
Rayer de son cadran une date  
Une naissance  
Détourner le cours d'une destinée  
D'une existence.  
Souvent quand la saison  
À l'horizon pointe  
Nos jours sur cette terre  
Tels les fruits mûrs des arbres  
Se laissent choir  
Se meurent  
Et le vent souffle nos vies  
On dirait des bougies usées  
Qu'il faudrait décrasser  
Fortifier leurs âmes désespérées  
Raviver leurs flammes  
Afin qu'elles fassent face  
Aux rudesses du déclin  
Qui nous effeuille  
Fait de nous victimes des intempéries.  
Agadir, le 20 septembre 2013.

Une chanson pour mon pays.  
 Comme la brise du matin  
 Au bout d'une longue chevauchée  
 Je me suis arrêté  
 Pour laisser reposer ma monture  
 Cet effronté menteur  
 Cet espoir pingre et radin,  
 Pour revenir sur terre  
 Et rouvrir les yeux  
 Sur les peines de mon âme  
 Qui séjourne vivante dans les flammes  
 De l'enfer paradisiaque:  
 Ce pays, ce Maroc qu'on aime  
 Cette terre mère  
 Que nos ancêtres ont irriguée  
 De sangs purs  
 À qui ils ont appris  
 Comment arroser les racines de nos mémoires  
 De souvenirs, de déchirures  
 D'abcès et de brûlures  
 Comment telle une urne funéraire  
 Conserver les cendres de nos corps  
 Puis les répandre en abondance  
 Les étendre du bord de nos cœurs  
 Aux larges des mers, des océans et des déserts  
 Entre cet espace spacieux  
 Et nos désirs ardents envers toi  
 Chaire de nos ferventes prières.  
 Toi pays qu'on aime ainsi que des pieux,  
 Animés par des sentiments de dévotion  
 De respect pour Dieu,  
 Toi qui es une étendue de cieux  
 Sur lesquels règnent des astres lumineux  
 De faux dieux  
 Des lustres suspendus au firmament  
 Par des rêves roses  
 Des emblèmes assiégés de devises,  
 Vidées de leurs vrais sens :  
 Elles sont moroses.  
 Que de campagnes sont entreprises ! :  
 Des illusions à vendre  
 Des rets à tendre  
 Des forteresses érigées de promesses mielleuses  
 De noms éminents et illustres  
 De mots fauteurs de guerre, de troubles,  
 De paroles.  
 Ô pays, après ton indépendance,  
 Les marchands de rêves insensés,  
 On dirait des criquets pèlerins,

Du jour au lendemain,  
 Ont tout dévoré.  
 Mais ils n'ont pas rassasié leur faim :  
 Leurs estomacs sont insondables.  
 Hier, ils étaient de farouches guerriers  
 Indomptables combattants  
 Et aujourd'hui des négriers  
 Des traîtres, des clowns  
 Des spéculateurs acrobates de l'industrie  
 De la finance de la politique de la religion  
 Qui dansent tels des singes  
 Devant un public enthousiaste  
 Acclamant des fast-foods  
 Sur des rythmes endiablés de leurs maîtres  
 En échange de leurs silences sur leurs affaires  
 Qui sans arrêt prospèrent  
 Dans des milieux austères  
 Ils sont prêts à lécher les culs  
 Pour que tout tourne rond  
 Quel arrivisme !  
 Quel opportunisme !  
 Quelle hypocrisie !  
 Rien ne les empêche d'avoir un peu de recul  
 Ils sacrifient leur dignité,  
 Leur vertu, leur honneur,  
 Sur l'autel de la débauche,  
 De la luxure, de l'orgie,  
 Des mille et une nuits.  
 Combien de sel me faudrait-il dans cet écrit  
 Pour recoudre les plaies des marginaux  
 Des pauvres dans ce pays  
 Qui grouille de marchands de tout,  
 De rien  
 De rêves insensés ?  
 Il est temps que l'aube serre le cou de cette nuit ténébreuse  
 Que les oiseaux défoncent les portes de leurs cages,  
 Quelle rage !  
 Pour faire leurs nids dans les arbres et les haies  
 Que les poètes/prophètes voyagent  
 À travers les vers de leurs poésies  
 Pour te célébrer, ô pays bien aimé  
 Dans une épopée d'amour  
 Qui crèvera les yeux de ceux  
 Qui dans leurs sphères, leurs cieux  
 T'ont crucifié sur le calvaire  
 En l'honneur de ces grands démoralisateurs  
 Aux idées morbides  
 Qui ne lâchent pas la bride  
 À tes passions à ton imagination à ton ardeur  
 Car pour eux

Toutes les voies mènent à Washington.  
Le pain quotidien est américain.  
Le pôle d'attraction est américain.  
Aucune voie ne doit mener à la Palestine.  
Aucune voix ne doit s'élever haut  
Pour crier au scandale, à la trahison,  
Crier famine,  
Crier misère,  
Crier son mépris,  
Crier son indignation.  
Agadir, le 9 septembre 2013.

Monologues inédits.  
 Le silence est le deuil du non dit  
 Quand la parole s'égare dans les ruelles étroites du souvenir amer  
 Dans les abattoirs des rêves étendus sur l'autel des dieux damnés  
 Qui tracent sur les pages ténébreuses des nuits  
 Des parcours interdits  
 Pour nos âmes hardies perdues entre le dit et le non dit  
 Fascinées par leurs ébats dans le lit des blessures ouvertes  
 Qui saignent nos cœurs des histoires inédites  
 En vers ou en prose qu'ils transcrivent sur le blanc virginal  
 Des pages du manuscrit tombeau d'une mémoire  
 Abysses infernaux où se laissent choir  
 Des braises des passions et des pleurs  
 Fleurs des âges perdus  
 Qu'elles teintent tantôt de noir tantôt de gris  
 Souffre et abstiens-toi, m'a-t-elle dit  
 Transgresse les mots et les verbes, piétine-les, écris  
 Dérobe à la vie des instants furtifs  
 Que tu suspends aux ailes du temps chétif  
 Aux manches longues d'une nuit  
 Où seul le rêve s'étoile et nuit  
 Je ne suis qu'une personne qui se tue, ai-je répondu  
 Un mordu des signes enfouis dans les plis d'une écriture  
 Dans les entrailles d'une encre indélébile  
 Coulant à flots d'une blessure  
 Fruit d'une morsure.  
 Dans es moments de folie colossale  
 Je mets au jour des débris de mots verts  
 Imprégnés tantôt d'amour  
 Doux comme du velours  
 Tantôt de tristesse innée et fatale  
 Qui suis-je ? Suis-je un érudit maudit ?  
 Non, je ne suis qu'un être sans son paraître  
 Qui déflore les interlignes  
 Les pénètre et les dépoussière  
 Les libère d'une accidentelle aphasie  
 J'apprends à tromper la vigilance du silence  
 À me jeter entre les bras de la parole effrontée,  
 À me baigner dans sa mer immense et dentée  
 Où ma plume trouve ses réserves de ressources.  
 Que soit exécutée la sentence !  
 Une condamnation à la potence  
 Pour que les mots chevauchent les rêves  
 Munis de leur glaive  
 Dure comme la pierre  
 Alourdie par les larmes d'une âme fière  
 Qui se nourrit des cendres de l'oubli  
 Nage dans les annales d'un passé anobli  
 Étreint par l'angoisse d'un avenir incertain



Délirant, radin et mutin  
Qui s'agrippe à mes veines pâles  
Où le crépuscule d'une vie râle  
M'avertit d'une imminente descente aux enfers  
Berceaux de l'univers  
Du regard insolent et foudroyant d'un destin  
De ses calculs mesquins  
De ses festins qui dans les airs répandent  
Des échos sépulcraux immondes  
Faits de nuages noirs  
De vents de décharges d'entonnoirs  
Qui dissipent mes désirs, mes espoirs.  
Ô monologues inédits !  
Ô fleurs des âges perdus !  
Êtes-vous un lourd fardeau ?  
Ô plume ingrate, êtes-vous le couteau  
Qui dissèque les lambeaux de nos rêves tordus ?  
Êtes-vous les aveux complets de nos erreurs,  
De nos douleurs de nos malheurs,  
De notre sang sur les pages fondu ?  
Oualidia, le 30 mars 2012.

Suppliques.  
Ne ferme pas ô beauté cruelle  
Ô muse sensuelle de mes pensées  
De mes désirs insensés tes yeux  
Mais laisse-les ouverts  
Sur les cieux d'un parchemin  
Sur lequel sans répit  
Je gratte des histoires  
D'une vie d'un temps  
Qui nous a fait voir du chemin  
Qui a tracé sur les sillons de nos âges  
La grave chanson des mortels  
Qu'il met sur les lèvres tristes  
D'une flûte qui pleure des images  
Des visages  
Des voix qui se sont éteintes  
Des destinées  
Des vies prises dans le sillage  
D'une errance  
D'une absence  
D'une abstinence  
Reposez-vous ô blessures  
Dans les plis des moisissures  
Verdâtres du temps  
Dans la chaleur de l'étendue sablonneuse  
De mon amie cette mer fougueuse  
Qu'attendez-vous ô plume  
Pour tracer sur les ondes  
Des vers que tu pétris d'orgueil  
De roses aux âmes écorchées par le soleil  
De veines  
Les miennes  
Que tu suspends au crépuscule d'une vie  
Hantée par la mort qui rit  
Des vers miroirs du temps qui transcrit  
Sur les vestiges de notre passé  
Avec frénésie  
Des fragments de poésie  
Pour nous apprendre  
À courir derrière des mots  
Un lot de sentiments et d'émotions  
Qui enflamment mon cœur  
L'emplissent de passions, d'ardeurs  
Qui me lancent un défi  
Un duel dans les ruelles de ses artères  
Au cours duquel je les crucifie  
Dans les profondeurs de ses soupirs  
À fuir le fou rire de mon destin  
Sa démente

Son insolence  
À vivre dans une retraite  
Que rien ne trouble  
Même le silence.

Agadir, le 20 septembre 2013.

Le poète.  
 Qui es-tu, ô poète du peuple asservi ?  
 Une illusion ? Une chimère ? Une utopie ?  
 Tu n'es qu'une douleur qui crie  
 Une douceur aux couleurs sinistres  
 Un saule pleureur  
 Déraciné, érodé  
 Qui fait front aux caprices de l'automne  
 Et berce ses colères  
 En lui murmurant à l'oreille de tendres chants  
 Des sentiments pleins de nostalgie  
 Tu es une ombre accablée de chagrin  
 Qui se laisse prendre aux mirages d'une gloire  
 Un fantôme s'évadant d'une tombe inhabitée  
 D'un trou chaque soir  
 Pour superposer aux accents flûtés des ténèbres  
 Une mélodie  
 Une suite de poèmes ; de requiem ; d'élégies,  
 Qui abreuvent nos cœurs et les remuent  
 Pansent nos maux sans démagogie.  
 Tu es une goutte d'eau  
 Qui danse sur les vagues  
 Au bal des nuages  
 Qui se perd dans les sonorités des vers  
 S'amoncèle dans une rivière de soupirs  
 De réminiscences  
 Passées sous silence  
 Elle est faite des pleurs des amoureux tristes  
 Condamnés à mourir en proscrits.  
 Tu t'égares perpétuellement dans les rigueurs d'un récit  
 Tu marches au martyre  
 Tu rases le mur des vers  
 Tu goûtes aux saveurs des mots  
 Tu te donnes du mal  
 Pour écrire une poésie.  
 Tu es ô poète méconnu  
 Un soupir mis à nu  
 Un voilier las de voguer  
 De s'exiler sans cesse  
 Dans l'horizon de l'impossible  
 De s'enflammer.  
 Sur ta tombe ô étranger  
 Des sans abris des sans familles s'attroupent en procession  
 Ils brûlent des cierges  
 Ils psalmodient sur un ton uniforme  
 Quelques bribes de tes poésies  
 Écrites avec tes larmes  
 Avec tes tripes moisies  
 Dont les sentiers s'ouvrent au nectar des lames

Coulant à flots dans l'estuaire d'un cœur meurtri  
Par l'ennui du temps morne  
Par l'usure  
Par les morsures semées dans les fissures de tes plaies  
Pour te rendre hommage  
Toi le brin de poussière  
Toi l'inconnu  
Le poète méconnu  
Venu de nulle part  
Et boire tout leur soûl à ta mémoire  
Alors que la nuit richement parée  
Pour nuire à sa langueur  
Leur allume les torches printanières  
Des rêves brisés sur les cimes de la tentation amère.  
Que reste-t-il de toi ô poète  
Sauf des vers épars  
Chevauchant ton âme  
À travers la fumée de tes débris  
Qui se profilent dans les cieux  
Pour scruter l'horizon et tracer sur ses bords  
Les contours harmonieux d'une image,  
D'un visage,  
Celui d'un poète :  
Un arbre foudroyé  
Qui passe à travers tous les âges  
S'élève au dessus de tout  
Loin, très loin dans l'immense espace  
De paroles ; de musique ; de poésie, il est soûl  
Furtif aux caresses des yeux, du regard  
Il disparaît dans le brouillard  
Du vide, du néant.  
Il pousse un cri de triomphe  
Tout se tait :  
Son âme voyageuse  
Qui sème dans les airs un frisson  
Dans ces lieux ne fait que passer  
Courir ainsi dans tous les sens  
C'est vouloir une fois pour toutes  
Calme ment trépasser.

Agadir, le 24 septembre 2013.

Hymne à une femme inconnue.  
Elle n'a pas de nom  
On dit qu'elle est sans foi ni loi  
Et qu'autour de ses proies  
Elle tourne sans relâche  
Attise leurs passions  
Les allume augmente leurs tensions  
Emplit leurs cœurs d'ardeurs, de flammes  
Elle sort chaque soir  
Drapée dans le noir  
Son visage scintille tel un astre éclatant  
Sa démarche savamment ondulée  
Ses lèvres charnues et généreuses  
Invitent les mâles à les baiser  
À les mordre, à boire leur rosée  
À caresser ses cheveux noirs et parfumés  
À lui ôter les habits  
Pour découvrir une poitrine  
D'une blancheur gracile  
Où siègent deux seins tactiles  
Dociles qui tremblent sous l'étreinte des mains  
Pour admirer ses fesses bien faites  
À leur faire fête.  
Sur la voie publique  
Elle brave tout ce qui est pudique  
Elle marche en se dandinant les hanches  
Elle a les coudées franches  
Elle n'a pas froid aux yeux  
Elle est reine dans ses cieux  
Son regard de feu te dénude  
Te dévore tout entier  
Non te tue  
En te baignant dans les soupirs  
D'un amour  
D'une rage  
D'un mirage  
D'un chaos qui se donne du bon temps  
En t'incitant à goûter à toutes les saveurs  
À la fraîcheur d'une source de plaisirs  
D'une morsure  
D'une blessure  
Inépuisable, inégalable  
Belle dans sa nudité  
Un sentier tout fleuri  
Semé d'embûches pourris  
De roses  
De vers, de prose,  
De poésie.  
Que de sévices on lui a au fil des jours fait subir !

Pour la pousser à se plier à toutes leurs folies  
À toutes les formes de souffrance  
Qui nouent des liens solides avec le silence  
Avec les discours remplis d'impudence  
D'insolence  
De sentences.

Agadir, le 12 février 2013.